

Langue, art et exil.

La troisième édition du festival Visions d'exil

Entretien avec Judith Depaule,
co-fondatrice et directrice de L'atelier des artistes en exil.
Propos recueillis par Anne Volery.

La troisième édition du festival Visions d'exil aura lieu en novembre 2019. Pensé à partir des ressources de L'atelier des artistes en exil (aa-e), le festival Visions d'exil aura pour thème la question de la langue. Sa programmation mobilise des artistes d'univers très différents: plasticiens, performeurs, acteurs, danseurs, photographes. Tous, par leurs travaux, témoignent de questionnements sur « les conséquences du changement de langue ». La multiplicité des formes présentées, les interactions qu'elles font naître montrent à la fois la vitalité et la qualité des artistes réunis ici, mais aussi l'originalité et l'intérêt d'un lieu comme L'atelier des artistes en exil.

H *ommes & Migrations: L'atelier des artistes en exil est un lieu pluridisciplinaire qui offre à des artistes à la fois un lieu de travail, du matériel mais aussi un accompagnement artistique, des cours de français, une aide juridique, etc. Comment est née l'idée d'un tel lieu?*

Judith Depaule : L'aa-e trouve ses prémices dans l'histoire d'un précédent lieu culturel parisien, Confluences, fermé en novembre 2016 suite à une liquidation judiciaire. À l'invitation de son directeur, Ariel Cypel, j'ai repris la programmation artistique au début de l'été 2015. En septembre de cette même année, l'évolution de la guerre en Syrie, le campement d'exilés syriens à la porte de Saint-Ouen à Paris et la photo virale du petit Aylan, enfant syrien retrouvé noyé sur une plage de Turquie, nous ont conduits à entamer une réflexion sur l'implication des lieux culturels. Nous avons lancé l'initiative « Ouvrons nos lieux », signée par une vingtaine d'acteurs franciliens. Par l'intermédiaire de l'association Revivre, qui soutient les victimes de la guerre et de la répression en Syrie, nous avons hébergé dans Confluences deux à quatre exilés syriens pendant 18 mois, les accompagnant dans leurs démarches administratives et sociales, d'apprentissage du français et d'insertion professionnelle. Ils étaient naturellement associés à la vie du lieu.



► Festival Visions d'exil, 2018 : lecture de Fabrice Kalonji (auteur, acteur et metteur en scène) lors de la soirée *Dire l'exil* où à travers l'autobiographie, la fiction, la littérature ou la poésie, des auteurs et autrices ont raconté à leur façon ce qu'ils et ce qu'elles sont en déjouant les *a priori*. Photo Anne Volery. © Anne Volery, Palais de la Porte Dorée.



► Mahmoud Halabi, artiste peintre syro-libanais, dans son atelier lors des Portes ouvertes de l'Atelier des artistes en exil en mars 2019. Photo Anne Volery. © Anne Volery.



► Abdoukhadr Faye, couturier et styliste sénégalais, dans son atelier lors des Portes ouvertes de l'Atelier des artistes en exil en mars 2019. Photo Anne Volery. © Anne Volery.

En vue d'un festival pluridisciplinaire consacré à la Syrie, Péril Syrie, qui s'est tenu en février 2016, nous avons rencontré des artistes syriens en exil. Beaucoup nous ont fait part de leur désarroi. Comment se construire en France ? Comment continuer à pratiquer leur art ? Quelles sont les bonnes portes d'entrée pour y arriver ? Comment le système culturel et artistique français fonctionne ? Approchés par l'Office national de diffusion artistique (Onda), nous avons accueilli, durant le festival, un salon d'artistes en exil où des artistes porteurs de projets présentaient leur travail à des professionnels. Forts du succès de l'opération et du plaisir des artistes à se retrouver après des années de séparation, nous avons émis l'hypothèse qu'un lieu dévolu à

l'accompagnement des artistes en exil faisait sens. Quelques mois plus tard, assurés du soutien des institutions et du réseau professionnel et ayant repéré un grand nombre d'artistes en exil, avec Ariel Cypel, nous avons décidé de fonder l'aa-e.

Constitué en janvier 2017 et actif depuis l'été 2017, l'aa-e s'est donné pour mission d'accompagner les artistes en exil sur le territoire français, quelles que soient les raisons qui les ont poussés à quitter leur pays. Situé à Paris, l'aa-e offre un lieu de travail (ateliers, studios, salle de montage) et du matériel, des possibilités de bourses et de résidences, un accompagnement artistique, un suivi administratif, social et thérapeutique, une école de français avec un programme ciblé (« apprendre le français par l'art ») et un site Internet quadrilingue pensé comme une base de référencement (<http://aa-e.org>).

L'aa-e couvre un champ artistique étendu : littérature, spectacle vivant (danse, théâtre, musique), arts visuels (arts plastiques, photographie, vidéo, performance), film, architecture, stylisme. Il compte à ce jour 250 membres originaires de plus de 45 pays, dont 25 % sont des femmes. L'aa-e est une interface de ressources pour des programmations d'événements artistiques à la demande ou des ateliers de médiation culturelle. Depuis novembre 2017, l'aa-e organise, avec des lieux franciliens partenaires, son propre festival annuel et gratuit, Visions d'exil, s'attachant à sensibiliser le public le plus large aux problématiques de l'exil et à en déconstruire les idées reçues. L'aa-e est constitué d'une petite équipe de permanents, épaulée par des intervenants, des services civiques, des stagiaires et de nombreux bénévoles, tous fortement mobilisés. L'aa-e reçoit des financements publics et privés, un soutien du réseau professionnel et de la société civile.

H&M: *Du 1^{er} au 30 novembre 2019 se déroule la 3^e édition de Visions d'exil avec pour thème la question de la langue. Difficultés d'appréhender la langue du pays où l'on s'installe, nécessité pour un artiste de repenser ses moyens d'expressions, qu'est-ce que vous avez voulu dire ou montrer avec ce thème de la langue ?*

J. D.: La 3^e édition de Visions d'exil s'empare de la question de la langue en la mettant en relation avec l'exil et la création artistique sous ses formes les plus diverses. Il faut entendre la langue comme étant l'organe de la parole, mais aussi le système de signes vocaux ou graphiques utilisés par un groupe d'individus pour fixer ses sensations et communiquer, ou encore une façon particulière de s'exprimer. Pour un artiste, la parole emprunte des moyens d'expression différents : verbaux, musicaux, visuels, plastiques et corporels.

L'exil implique un déplacement physique et métaphysique, caractérisé par un état paradoxal de perte et de libération, entre douleur et émancipation. Après avoir franchi des frontières géographiques, une personne exilée doit encore se déplacer et franchir la barrière de la langue pour établir du lien social. Le passage d'une langue à l'autre consiste en un exil redoublé, d'autant plus si la langue ou les langues d'origine ne sont pas partageables. Parler dans la langue de l'autre, c'est se mettre à distance, ailleurs et autrement. Comment une personne déplacée, amenée à changer de langue (parfois plusieurs fois de suite) du fait de son exil, habite-t-elle une nouvelle langue et déploie de nouvelles

structurations de pensée. La langue se confond parfois avec le territoire de son exil. Quelles sont les conséquences du changement de langue sur les créations d'un artiste en exil ? Sujet d'un double déplacement (art et exil), invente-t-il pour autant un nouveau langage artistique, voire une nouvelle langue ?

H&M: Comment s'est construite la programmation ?

J. D. : La programmation de la 3^e édition du festival Visions d'exil puise dans les ressources de l'aa-e et se nourrit de rencontres extérieures. Certains membres de l'aa-e développent à l'évidence des modes d'expression qui sont en lien direct avec la langue ou qui tiennent rôle de langage. D'autres ont été invités à se déplacer pour s'emparer de la thématique, abordant de nouveaux médias, ou renouent avec des pratiques antérieures. D'aucuns ont fait des propositions en rapport avec leurs recherches en cours. La majorité des projets présentés sont des créations ou un nouvel agencement de travaux existant

Le festival Visions d'exil se déroule du 1^{er} au 30 novembre 2019, en partenariat avec le Palais de la Porte Dorée – Musée national de l'histoire de l'immigration –, le Musée national Eugène-Delacroix, la Cité internationale des arts – Site de Montmartre –, la Salle Principale – la galerie –, La Dynamo de Banlieues Bleues. Visions d'exil reçoit aussi le soutien des ministères de la Culture, de l'Europe et des Affaires étrangères, de la Ville de Paris, de l'Onda, du fonds de dotation Porosus, du fonds de dotation Marie-Thérèse Allier pour l'art contemporain, de la fondation d'entreprise Ocirp, de la SACD et de l'ADAGP.



► Ahlam Jarban, street artiste yéménite. © Ahlam Jarban.



► *On comprend rien !* Représentation lors des Portes ouvertes de l'Atelier des artistes en exil en mars 2019. Photo Anne Volery. © Anne Volery.



► Daouda Nganga, *Corps en transe*. Photo Anne Volery. © Anne Volery.

La programmation de Visions d'exil 2019, par Judith Depaule

Expériences de l'altérité, sonorités et poids des mots, langues et identités, droit à la parole, le dessin ou encore le mouvement comme langage universel..., le thème de la langue amène de multiples questionnements s'incarnant dans de multiples formes. À travers les artistes et les œuvres présentés, Visions d'exil offre à voir la diversité des formes et des expressions qui émergent de l'expérience de l'exil ou qui sont traversées par elle.

Ramo, *The man from Mars*

Ramo, artiste marocain qui signe avec *The man from Mars* sa première exposition personnelle, s'inspire du point de vue de certains linguistes, pour qui la personne la plus à même de décrire les particularités d'une langue est « The

man from Mars » – un observateur externe de la condition terrestre. Son approche « martienne » lui permet une étude objective et rationnelle de la langue. Ramo propose de construire des escaliers pour aider « *The man from Mars* » à descendre sur Terre pour nous aider à analyser les langues. Les cubes qui les composent portent des éléments de langues et de leurs fonctions ou dysfonctions, librement inspirés d'auteurs qui ont été un jour étrangers ou influencés par des cultures étrangères (Nabokov, Lorca et Gibran) comme pourrait l'être un extraterrestre.

Ahlam Jarban, *Résidente en France*

Pour Ahlam Jarban, street-artiste yéménite, le français est d'abord une institution à produire des papiers impénétrables. Reconnue aujourd'hui comme réfugiée, elle revient sur ses débuts en France. Les premières choses qu'elle reçoit à son arrivée sont des papiers et des sacs en plastique, objets qui occupent désormais une importance centrale dans son existence. Elle vit au rythme des courriers de l'Office français de l'immigration et de l'intégration (Ofii), de l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (Ofpra), de la Préfecture de police et d'autres organismes dont elle ne comprend rien. Elle accumule les poches en polyéthylène à chacun de ses achats. Pour l'installation *Résidente en France*, l'artiste recycle ses documents et les couvre de plastique, ils deviennent le support des graffitis qui racontent ce qu'elle a traversé.

Graphisme et algorithmes

Des étudiants en arts (HEAR, ENSAPC), interrogent le public sur la situation d'exil et sur les papiers qu'elle induit – garants d'une « identité ». Les réponses, analysées grâce à des algorithmes, sont transcrites et traduites en temps réel et, selon des mots clés, mises en relation avec des documents issus des archives de l'Ofpra. La combinaison des entretiens et des documents donne lieu à l'impression d'une série de feuillets, tous uniques, qui sont présentés et distribués au public.

Ariel Cypel et Gael Chaillat, *On comprend rien !*

Dans le spectacle *On comprend rien !*, Ariel Cypel et Gael Chaillat, accompagnés par 10 acteurs de l'aa-e, s'attaquent à la théâtralité du langage. Convaincre de la légitimité de sa demande d'asile est un combat mené sur le territoire européen par des millions d'hommes et de femmes qui n'ont pas eu d'autre choix que l'exil. Seuls les meilleurs locuteurs gagneront un titre de séjour, ayant su incarner leur récit avec brio, jouer le rôle de leur vie avec force détails, sincérité et émotion. Le spectacle démonte les mécanismes de cette comédie absurde. Les acteurs se livrent à une joute : ils se racontent dans leur langue d'origine, tout en restant audibles, malgré l'incompétence des traducteurs, la déloyauté des arbitres et l'indifférence des juges.

Lina Aljijakli, *Récits d'un mot*

D'abord peintre et scénographe syrienne, Lina Aljijakli s'appuie sur son expérience de travailleuse sociale et de réfugiée. Frappée par l'écart d'interprétation

que peuvent provoquer les mots, elle choisit de présenter une installation sonore, *Récits d'un mot*. Pour qui demande l'asile en France, le poids des mots se fait sentir dès les premières démarches. Les termes « exil », « réfugié », « identité » sont imposés sans explication. Ainsi l'exigent les textes réglementaires. Pas d'interrogation quant à l'universalité de ces notions ou aux malentendus que leur traduction peut entraîner. L'artiste enregistre des personnes en situation d'exil sur leur appréhension de ces trois mots, leur équivalent dans leur langue native et les connotations qu'ils évoquent.

Cristóbal Ochoa, E

Plutôt céramiste, sculpteur et performeur au Venezuela, Cristóbal Ochoa a changé de médium artistique depuis son exil, privilégiant l'image (photographie et vidéo), pour des raisons pratiques, mais aussi pour trouver un nouveau langage. À l'instar de Georges Perec qui choisit de supprimer la lettre E dans son roman *La Disparition* ou en l'utilisant comme unique voyelle dans le récit *Les Revenentes*, Cristóbal Ochoa cherche à rendre palpable l'omniprésence du E dans la langue française grâce à une vidéo. Le E, véritable torture pour ceux qui s'initient au français, semble inutile et son usage inexplicable. L'artiste souhaite filmer au plus près ceux qui la prononcent, dans des effets de gros plans, pour essayer d'en percer le mystère. Il fait le pari de jouer d'une bande-son qui ne garderait plus que les E.

Alaa Sndyan et Mahmoud Halabi, *Les poissons ne sont pas des boissons*

Sollicités pour concevoir un espace avec une scène et un bar à la Cité internationale des arts, sur son site de Montmartre, les artistes syro-libanais Alaa Sndyan et Mahmoud Halabi partent du constat que les enfants nourrissent des rêves, étudient avec l'idée que leur avenir en sera meilleur... Les guerres anéantissent les rêves, elles détruisent jusqu'aux mots qui permettraient de s'exprimer et de se projeter. Il faut alors repartir de zéro, tout réapprendre, se perdre dans les méandres d'une nouvelle langue, aux sonorités indiscernables qui font des « poissons » des « boissons » (la lettre P n'existe pas en arabe). Habités par ces réflexions, les artistes imaginent une scénographie faites de feuilles de papier suspendues pour des soirées festives où les poissons deviendront peut-être des boissons et *vice versa*.

Maral Bolouri, *Tell Me Why You Love Me*

Certains artistes questionnent la fonction du discours, comme Maral Bolouri, originaire d'Iran. Son installation textuelle, *Tell Me Why You Love Me*, interroge les raisons qui poussent à appréhender l'art sur la base de l'identité présumée de l'artiste ? Comment échapper à l'injonction faite aux artistes issus de milieux marginalisés de n'être qu'en fonction de leur genre et de leur passé ? L'installation de Maral Bolouri, qui s'inscrit dans la ligne du « questionnement hystérique » élaborée par le philosophe Slavoj Žižek, tente d'en finir avec le récit hégémonique de « l'autre rachetable ». L'artiste souligne le rôle asservissant du discours : « Pourquoi suis-je ce que vous dites que je suis ? »

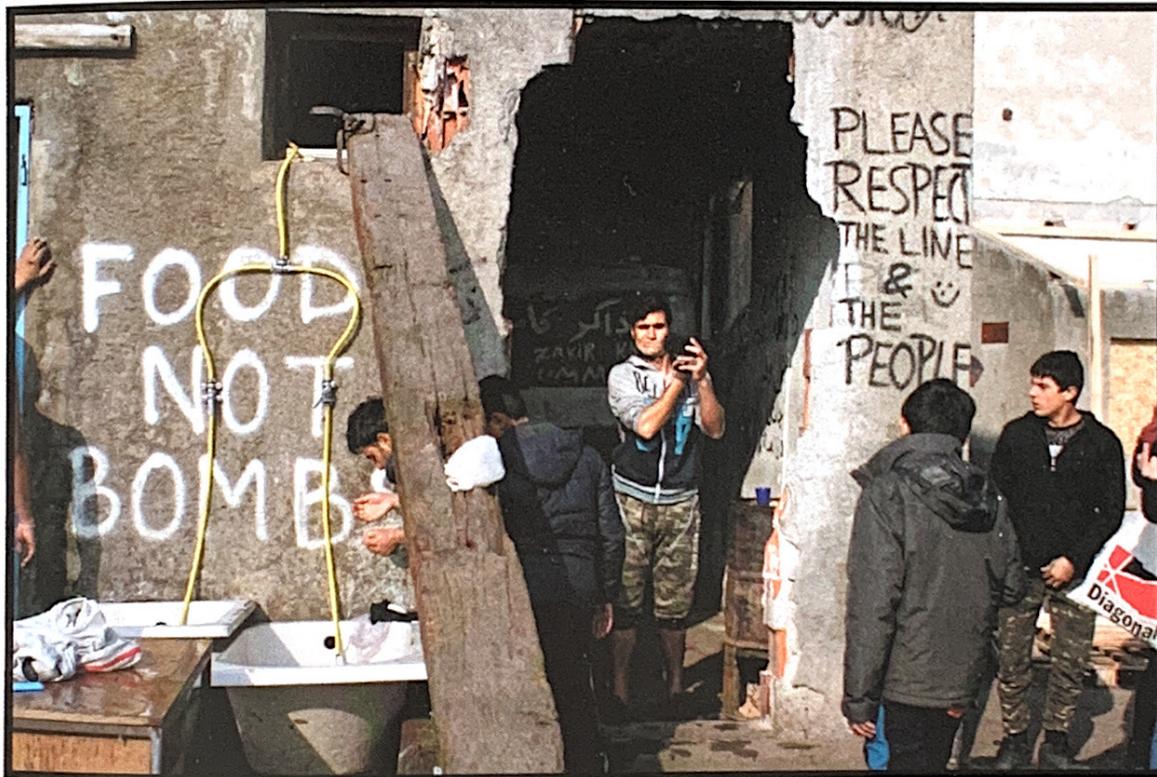


► Je passe, un spectacle de Judith Depaule d'après les récits d'artistes en exil.

Photo Anne Volery. © Anne Volery, Palais de la Porte Dorée.



► A travers le stand-up, Zaef décrit le monde des demandeurs d'asile, de la course aux papiers, de l'incertitude et de l'attente. Photo Anne Volery. © Anne Volery.



► Le photographe afghan Abdul Sabor a immortalisé le périple de son exil à travers ses images. Photo Abdul Sabor. © Abdul Sabor.

Cleve Nitumbi, *Une partie de moi*

Cleve Nitumbi, danseur ukrainien d'origine congolaise, explore lui aussi l'injonction de la société à tenir un rôle plutôt qu'être soi-même. Il compose avec la contrainte spatiale du lieu où il performe, s'empare d'objets quotidiens pour exprimer sa difficulté à se dégager du carcan social auquel il est assigné – celui du réfugié qui doit faire bonne figure. Avec son corps, il explore la langue qui désormais structure sa nouvelle vie et fait tomber son masque.

Yannos Majestikos, *Tala Lelo*

Avec *Tala Lelo* (*Regarde aujourd'hui* en lingala), le performeur kinois Yannos Majestikos s'empare à sa façon de l'importance des mots. Il fait circuler dans l'espace public cinq hommes TV avec des moniteurs en guise de tête, diffusant les portraits et les discours des grands de ce monde qui se sont positionnés en faveur de l'indépendance du continent africain. En remettant en perspective ces discours, la performance en appelle à la responsabilité de tous et au réveil des consciences.

Joseph Kai, *_Z_*, Deo Kandu, Bilal Daggezen, *Jeux de mots*

La caricature est l'art de la transgression par excellence, elle rend visible ce qu'il faudrait garder invisible, elle s'oppose aux règles de la bienséance et des convenances. Revendiquant une liberté sans limites, elle coûte souvent cher aux artistes qui la pratiquent. Dans *Jeux de mots*, quatre caricaturistes, Joseph Kai, *_Z_*, Deo Kandu, Bilal Daggezen, venus du Liban, de République démocratique du Congo, de Tunisie et de Turquie, racontent, chacun à sa façon, dans un style qui lui est propre, l'exil et la langue autrement.

Christine Herzer

Christine Herzer, quant à elle, fait de la langue son art, tel un matériau qu'elle décline sur des supports divers. Voilà ce que l'artiste franco-allemande écrit à propos de son travail : « *Ma langue réunit dessins écrits et objets de 2017 à maintenant. Ma langue est une offrande et un travail. Ma langue n'a pas de nationalité non plus de pays. Elle ne s'arrête jamais, a eu plusieurs vies. Elle contient Christine Herzer sans la contenir. Elle la laisse vivre. Ma langue aime le mot Wunder. En 2015 Ma langue s'est presque arrêtée. Christine Herzer ne voulait plus vivre. Christine Herzer est artiste, Ma langue est son art. Christine Herzer n'est pas Ma langue. Elle l'apprend tous les jours.* »

ALPHA, *Hiéroglyphes*

ALPHA, artiste mauritanien, remarqué pour avoir construit sa *Maison bleue sur la colline* dans la new jungle de Calais, tente de créer un langage commun, au-delà de toutes les langues, à travers la série *Hiéroglyphes*. Conçue comme un carnet de bord constitué de dessins, elle témoigne jour après jour de son parcours d'exil, de sa vie à Calais, puis à Paris. Pour le festival, ALPHA tapisse l'ensemble des murs et le plafond d'une pièce de ses dessins, invitant le public à se plonger dans le flot des images qui l'habite depuis le début de son périple. Des motifs se répètent comme les poules qu'il élevait dans la jungle, les chaussures, les religions, l'argent, les voyages, la politique et le monde de la finance, mais surtout des messages d'amour et de paix.

Abdul Saboor, *Messages migrants*

Dans le cas du photographe afghan Abdul Saboor et de son exposition *Messages migrants*, le texte est un prétexte. Depuis son départ pour l'Europe, il s'attache à immortaliser les migrants sur la route des Balkans qu'il a lui-même empruntée : de Belgrade à Paris, en passant par Calais. Ses photographies révèlent

aussi les graffitis que les migrants laissent sur les murs des villes où ils transitent, avant de passer de nouvelles frontières ainsi que leurs revendications, une fois assignés à résidence ou arrivés à destination. L'artiste contribue à ce qu'ils ne soient plus des invisibles et à leur préserver un droit à la parole.

Khaled Alwaera

D'autres artistes préfèrent explorer un métalangage. Par une installation multimédia qui joue avec la perception, l'artiste syrien Khaled Alwaera propose au public de pénétrer dans les bas-fonds de son monde émotionnel où se côtoient l'anxiété, la peur, le désespoir, l'indifférence, le manque d'assurance et le déséquilibre. Invité à organiser librement son propre récit, le public est convié à qualifier d'un mot de sa langue native l'expérience qu'il vient de faire, constituant progressivement le texte multilingue de l'œuvre.

Daouda Nganga, *Corps en transe*

Daouda Nganga Sam7, de son nom d'artiste, choisit la transe. Originaire du Congo-Brazzaville, il emprunte les traditions spirituelles de dialogue avec les esprits et les ancêtres des royaumes kongo et mandingue, et invente un langage chorégraphique afro-contemporain élaboré au gré de son parcours d'exil. Dans son solo, *Corps en transe*, il cherche un état de corps « transporté » en communion avec le cosmos. La transe est un déplacement nécessaire, un renoncement de soi qui, par le mouvement, ouvre la voie à une autre ordonnance, à un autre langage. Il s'agit de libérer l'assistance du poids de ses peurs et de ses angoisses, pour l'élever jusqu'à une conscience jubilatoire.

Ayoub Moumen, *Contamination*

Le créateur de mode Ayoub Moumen conçoit *Contamination* comme une tentative de langage vestimentaire, où les mots se mêlent, les lettres s'entremêlent, les langues se délient et les corps se métamorphosent. Il part de la citation de son compatriote, le poète tunisien Mnaouer Smdeh, qui écrivait : « Tu es pour les gens le prophète des mots, alors parle, souffre et meurs dans les mots. » Dans un monde qui s'anéantit à force de repli sur soi, le vêtement véhicule les réflexions, les peurs et le malaise des êtres qui le portent. Sa collection présentée est pensée comme une alternative à l'autodestruction.

Ícaro Lira, *Museu do Estrangeiro*

Pour sa première exposition personnelle en France, l'artiste brésilien Ícaro Lira est venu à la rencontre de l'aa-e pour constituer avec ses artistes des *Carnets de voyage* selon les principes du collage. Dans *Museu do Estrangeiro*, il rend compte de ses déplacements au Brésil et en Europe, interrogeant ses mythologies personnelles au fil de ses rencontres. Il archive, agence, connecte, accumule des objets hétéroclites, crée des associations éphémères, fait pièce aux silences, laisse sourdre des récits tus par l'Histoire, s'ouvre à la pluralité des voix et à leur vulnérabilité – pour tenter de raconter l'immigration au Brésil et en France, dans ce qu'elle implique de circulation et de démarcation, et donner à voir les fissures du récit national.

Judith Depaule, *Je passe 3*

Avec le spectacle *Je passe 3*, je fais suite à *Je passe 1 et 2*, joués durant les éditions précédentes du festival, qui donnent à entendre la parole de membres de l'aa-e et interrogent le traitement du récit documentaire au théâtre. Passés de l'autre côté pour avoir fui la guerre, les conflits ethniques, les répressions politiques, les discriminations sexuelles, les ségrégations ethniques... Arrivés avec un visa, par la route ou par la Méditerranée, ou contraints de rester en France, 7 artistes livrent leur portrait en vidéo, ainsi que leur récit d'exil, porté par des interprètes issus de l'ensemble 25 de l'École régionale des acteurs de Cannes et de Marseille. Dits de concert, chaque récit s'adresse à un groupe restreint de spectateurs.

Judith Depaule, *Disparu.e.s*

Dans *Disparu.e.s*, création en cours, qui réunit des acteurs du spectacle précédent et des artistes de l'aa-e, je continue à juxtaposer des récits, mais cette fois-ci sur les portés disparus, ceux dont on ne sait s'ils sont morts ou vivants. J'y confronte les langues et les modes d'expression pour dérouler la longue liste des bébés volés de la dictature argentine, bébés confisqués du franquisme, enfants déportés de l'île de la Réunion pour repeupler la Creuse, enfants slaves enlevés par les Nazis, évaporés japonais, internés ouïgours, portés pour mort syriens, disparus guinéens, mauritaniens, congolais, latino-américains...

Pour d'autres artistes, frappés d'interdiction ou dispersés par la guerre, le théâtre, la poésie, la musique ou le chant sont le moyen de se faire entendre et de perpétuer une identité. La chanteuse sahraouie Dighya Mohammed Salem et son band puise dans le répertoire musical sahraoui traditionnel, développant des compositions originales qui chantent avec puissance la beauté des paysages du Sahara occidental, et évoquent l'annexion de ses terres, les souffrances d'un peuple voué à l'exil et son combat pour la liberté. Les groupes Neshama, 47SOULS rassemblent des musiciens en exil installés en Europe, ils mixent musiques populaires venues du Levant et électro pour une ode à la transe et à la liberté d'expression.

Dans *Port du Kurdistan*, Aram Taştekin, originaire du Kurdistan turc, avec la complicité d'Élie Guillou, fait voyager son auditoire dans son histoire : son enfance dans les montagnes du Kurdistan, sa vie d'artiste antimilitariste dans un pays en guerre et ses premiers moments en France. S'inspirant des traditions des *dengbejs* – les chanteurs-conteurs traditionnels kurdes – et de techniques théâtrales contemporaines, l'auteur-acteur saute à pieds joints dans une langue qu'il parle depuis peu, le français. Pour lui qui se débat entre le kurde interdit et le turc imposé, le français est une langue avec laquelle il a la liberté de jouer...

Les rappers et chanteurs Jules Julo, Pap G et Oliverman, Mouz et Mav', venus du Sénégal, de Guinée, de République démocratique du Congo ou du Congo-Brazzaville, racontent l'Afrique et l'exil. Zaef, le sans-papiers, fait de même mais dans un spectacle de stand-up, où il aligne les mots au cordeau, puis les entrechoque.. ■